

Expositions

Number 21, Noël 1960

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55212ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1960). Review of [Expositions]. *Vie des arts*, (21), 59–61.

EXPOSITIONS

En marge de la grande exposition van Gogh au Musée des Beaux-Arts de Montréal, en octobre.

Il était venu pour rendre témoignage de la lumière et de la folie, de la lumière du grand éblouissement et de la folie des grands gestes affranchis, et son lot en fut un de ténèbres et de sagesse, de ténèbres envoûtantes et inépuisables, de sagesse spontanée et douloureuse.

Grand tourmenté par l'intérieur qu'un continuel bourreau qui ne serait autre que lui-même immolerait à vif, patiemment et tendrement. Ecartelé et malheureux. Malheureux, qu'est-ce à dire ? Car jamais n'a-t-il manqué d'amour, jamais n'a-t-il manqué de vie ? Jamais donc n'a-t-il manqué de joie.

Puisque la joie accompagne l'oeuvre que l'on fait de soi et selon soi. La joie jaillit du geste que l'on pose ferme et pur dans la courbure même de son âme, dans la pulsation même de son sang. Ce sang qui vient battre ses marées têtues et fières, ses marées dures et percutantes, dans l'énigme d'un cerveau chaviré et échoué.

Projection rutilante et sanglante de paysages sonores et violents que l'on cultive, que l'on nourrit, que l'on grandit dans ses entrailles mêmes, dans son cerveau. Paysages éclatés à la face de ciels cycliques, à la face même de soleils multiples qui martellent sans répit de leur pilons mécaniques la terre indifférente et déjà cuite.

Forges inépuisables de lumière neuve que l'on ne peut communiquer; elles résonnent dans la nuit sans fin ni aurore sous les étoiles glacées, elles crient leur détresse et leur tristesse. Lumière neuve qui coule d'un astre mystérieux, et qui ne se rendra jamais, qui n'arrivera jamais.

Lumière continuellement inventée et recréée, qui se refait sans jamais s'épuiser, qui se donne sans jamais tarir. Lumière qui imprègne l'horizon vertigineux des frontières de l'esthétique et de la folie. Horizon tendu à la limite du cosmos comme une barricade souple faite du corps même des dernières sentinelles de la nuit.

Frontières voilées et violées de l'humain perplexe, limites franchies de la vision impossible. Vision fulgurante des derniers cris d'une voix déjà froide, qui éclate sous l'intensité dynamique et insoutenable des derniers coups de pinceau.

Il était venu pour rendre témoignage de la lumière et de l'amour, de la lumière des éclats de soleil qu'on se plante dans les yeux, de l'amour des mains terreuses qui donnent la vie; son lot en fut un de grandes ombres morcelées et tourmentées, son lot en fut un de solitude aride et inépuisable.

Solitaire fixe et ultime, dont jamais on ne passe les bornes hallucinances. A la forge du soleil et à la forge de son âme, il trempait les outils de ses mains; c'est aux brasiers de l'astre du jour et de la nuit de son être qu'étaient fondues ses couleurs intimes et dures, si rudes qu'elles en étaient toutes tendres et cruelles.

Lutte à finir avec la lumière et la solitude, qui percute bien au-delà des étoiles étonnées, des momies stratifiées. L'indifférence glaciale des nébuleuses sidérales et des témoins indifférents n'a jamais empêché les larmes d'un enfant d'ensemencer la pierre d'un sel fécond, et d'y faire pousser des tournesols.

« Je me console en contemplant les tournesols ».

L'angoisse est aussi un parfum enivrant d'huile de lin qui monte des pâtes polychromes et qui pénètre le peintre attentif comme un encens. Un petit monstre terrible et vorace qui vous grignote le coeur et qui a bâti son nid paisible et superbe dans votre sang même.

Quand les lourds corbeaux de la mort viendront couvrir de leurs ailes le dernier champ que l'ultime semeur aura cultivé, quand les durs corbeaux de l'au-delà viendront percer de leurs vols terribles le dernier ciel coulé de l'infini.

LES Tournesols 1888.
38" x 29" (96,80 x 73,90 cm.)
Coll. : M. V. W. van Gogh.

il y aura un homme debout pour l'éternité à qui il faudra revenir implacablement pour savoir de quel jaune sont faits les tournesols pour savoir de quel souffle sont gonflés les nuages pour savoir de quel drame sont tissés les orages pour savoir de quelle lime patiente et entêtée il faut lentement et gravement ouvrir un chemin de lumière à travers la muraille sombre et dense qui sépare obstinément le visible de la magie.

Quand l'ordre de la lumière verticale sera établi quand on pourra croire au rite du geste humain quand germera la flamme du silence sublime il y aura un homme debout dans son destin de granit tragique et solitaire comme le soleil de midi il y aura des arbres torturés vrillant des ciels hachurés dans de durs paysages de cyclones vertigineux il y aura des yeux sans fin fouillant les frontières de l'infini surpris dans l'attente de son mystère il y aura le gouffre fangeux et désespérant où brillent pourtant la dernière étoile impossible le dernier diamant d'une pureté insoutenable la dernière goutte de sang de l'humain écorché le dernier cri vaste et mer du silence final.

Il y a des choses qui ne se disent pas; il y a des choses qui ne se peignent pas : elles sont de la même catégorie, sur le rivage dépouillé et sec où l'on peut toujours échouer en toute paix. Il y a des choses qui accrochent dans la gorge jusqu'à l'étranglement, jusqu'à l'épuisement, jusqu'à la grande nuit du silence, des choses qui consomment, qui consomment, des choses qui tuent.

L'art est une énigme qui sait emprunter bien des masques. On l'a vu en scène sous les traits d'esthètes casuistes, de connaisseurs subtils, de jouisseurs raffinés. Pour certains, l'art est leur façon de vivre. Pour lui, l'art fut sa façon de mourir, parce que c'était aussi sa façon d'aimer.

Il était venu pour rendre témoignage de la lumière.

guy robert





*« Qu'on me mette en prison
avec ma liberté »*



*« Si mes mains étaient de terre
j'aurais des fleurs au bout des
doigts »...*

*Les légendes des photographies sont
extraites de Au loin l'Espoir, poèmes
de Gilbert Choquette.*

UN HOMME, QUARANTE FEMMES.

A propos d'une exposition de photographies

L'exposition, à l'Hôtel Windsor, des photographies de George C. Fenyon, peut être qualifiée de manifestation artistique d'intérêt. Monsieur Fenyon, cinéaste et habituellement photographe de mannequins, ou de mode, ou si l'on veut spécialiste de la Beauté féminine, dépasse ici l'habitude de sa profession. Il ne s'agit pas seulement d'exprimer, de magnifier la femme pour des buts journalistiques ou publicitaires douteux, mais de véritable création artistique.

Parmi un nombre effarant de photographies de jeunes filles ou de femmes du Canada, M. Fenyon a choisi celles qui contenaient plus qu'un témoignage de beauté simple, de joliesse ou de régularité de traits. Que l'on ne cherche là aucune sophistication. Aucune préoccupation de la conception contemporaine, de la mode. Aucune thèse. Aucune préférence de l'artiste pour tel ou tel type.

Ces photographies sont d'abord des témoignages : simplicité du visage féminin, non apprêté, non travaillé, non statufié par les spécialistes du maquillage ou de coiffure (émules parfois du camouflage).

Ce sont aussi des abstractions : études géométriques de plans et de lignes, rapports et équilibres subtils à l'intérieur du cadrage choisi. Il faut remarquer qu'aucune photo n'a été recadrée, que les mises en place furent faites par conséquent « in vivo ». Autre détail technique : une seule source de lumière, en général, fut utilisée pour chaque image, ce qui tout en compliquant le travail de l'artiste, présentait l'avantage d'une plus grande sincérité.

Ce sont, enfin, des expressions : chaque visage exprime un état intérieur, une pensée, une attitude. Il s'agit donc de dépasser le simple compte-rendu physique, pour atteindre au « message », pour transmettre une émotion personnelle se greffant sur l'émotion propre du sujet. Il faut dire que certains de ces messages sont remarquablement réussis, et que le contact entre le public et l'idée évoquée par le sujet se réalise parfaitement.

Il faut féliciter M. Fenyon d'avoir prouvé une fois de plus la valeur de la photographie en tant que moyen artistique, et de l'avoir ralliée au groupe nombreux des arts d'expression, en choisissant pour sujet plus que la Beauté féminine (qui n'est jamais qu'une inexplicable abstraction, changeante dans l'histoire comme dans la géographie de l'art) mais bien l'éternelle féminité.

CHARLES GAGNON

retour de New-York

Charles Gagnon déclare tranquillement qu'il hait le mot « recherche » en peinture, ce qui est une prise de position pour le moins à contre-courant des langages actuels. Cependant, cette haine, lorsque l'on écoute plus longuement le peintre, est corrigée, nuancée, presque infirmée par sa déclaration suivante : « On ne doit pas chercher des formes nouvelles, mais redécouvrir les forces physiques et spirituelles qui nous entourent ». L'on voit malgré tout la recherche de ce très jeune peintre : dans une sorte de retour aux sources, mais non aux sources classiques. Plutôt à une rugosité, à une émotion primitive, brutale, caverneuse.

On songe à cette très belle scène du premier peintre de tous les temps, plaquant sa paume humide de terre sur la paroi rocheuse devant lui, et contemplant émerveillé sa découverte. On y songe d'autant plus que les matières et la palette de Gagnon sont rugueuses, terreuses comme des cataclysmes paléolithiques; qu'elles sont sans concessions, sans attendrissements pour ce que l'on est convenu d'appeler maintenant une esthétique, un formalisme, ce que les américains nomment « design ».

Aucune ligne de pureté, aucun graphisme élégant. Une lourdeur primitive, de la peinture pataude. C'est étonnant, d'un peintre par ailleurs très bon dessinateur. On dirait que Gagnon se vide, s'oublie devant la toile, abandonne le Monde Construit et Rigoureux dans lequel il aime vivre.

« Le but de l'art, pour moi, dit-il, c'est la vérité et non la Gymnastique ou l'innovation. Nous avons toujours eu des notions préconçues de la Beauté. Il faut simplement comprendre ce qui est. L'ayant compris, en montrer la vraie Beauté »...

Le Dadaïsme n'est pas loin. Nous sommes près des « objets artistiques préconçus » de Duchamp, des « objets déclarés oeuvres d'art » du sculpteur César, fouillant les marchés-aux-Puces, comme Picasso, en extrayant de merveilleux morceaux, attirant l'attention du public sur leur insolite Beauté, les baptisant oeuvres d'art. L'attitude et la peinture de Gagnon sont parallèles, et procèdent du Dadaïsme. Découverte, puis magnification. Traduction de ses émotions, destinée à nous qui passions sans voir la merveille dans ce que nous nous obstinions à appeler laid. Ce jeune peintre est bien dans l'esprit de « remise en question des valeurs », qui caractérise l'époque contemporaine. Sa récente exposition, la première depuis sa ren-

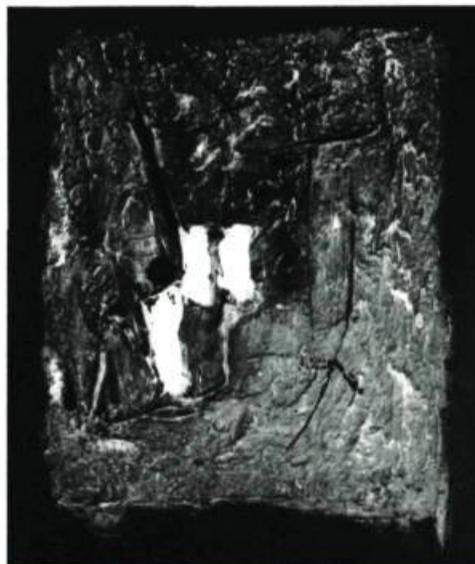
trée de New-York, l'a situé d'emblée sur les chemins de la peinture moderne canadienne, à un poste dangereux, donc passionnant.

Ce que l'on peut regretter, car il faut bien dire aussi les regrets, c'est l'énorme influence des thèmes et procédés contemporains et particulièrement américains, sur cette peinture. Parlons chiffres : un quart de thèmes américains déjà écoulés, un zeste de matières japonaises, un quart de destruction dadaïste, reste peu de place pour Gagnon. (Cette comptabilité empirique uniquement ici pour mieux m'expliquer) Je n'ai pas d'objection à ce qu'un peintre, un sculpteur, un architecte, canalisent leur expression entre les rives qu'ils aiment. Nous faisons tous du « quelqu'un », avant de pouvoir faire « quelque chose ». Rita Letendre, lorsqu'elle avait exposé avec Gagnon, chantait Borduas, et puis lentement s'est mise à chanter du Letendre. Je souhaite le même chemin à Charles Gagnon. Son excuse, c'est sa jeunesse.

Folch



Tablettes



Message aux 3 signes

LIVRES

NICOLAS DE STAËL

R. V. Gindertael

Originalité et plénitude caractérisent l'oeuvre de Nicolas de Staël mort tragiquement à l'âge de 41 ans, après une brève carrière de peintre, où il connut rapidement le succès. Dans l'introduction, qui présente l'artiste et les reproductions très soignées de douze de ses tableaux de 1944 à 1955, R. V. Gindertael, un de ses fidèles critiques, insiste pour faire respecter l'intégrité de cette oeuvre qu'il place au sommet de la peinture de notre époque. Il explique comment Staël est à la fois une présence et une influence. La recherche constante de ce peintre, né en Russie, mais très tôt influencé par l'Europe fut celle d'une unité « d'un accord expérimental de la conscience humaine et de l'instinct créateur ». Cette étude sérieuse et l'ensemble de la publication sont remarquables.

VIEIRA DA SILVA

Guy Weelen

Une technique impeccable avec une introduction de Guy Weelen. Une oeuvre évoquée, expliquée, sentie par un critique fervent, un admirateur sensible.

C'est un juste hommage rendu à Vieira Da Silva, l'un des meilleurs peintres contemporains qui n'a jamais oublié sa ville natale Lisbonne, malgré sa nationalité française, ses voyages en divers pays d'Europe et un séjour en Amérique du Sud.

Foncièrement poétique, Vieira Da Silva incarne l'imagination et ses pouvoirs. « On sent dans certains tableaux, évocations de villes, de ports, de jardins babyloniens comme un adieu. Dernier témoignage des hommes que nous fûmes, peut-être prémonition de ce que nous serons demain ». Nostalgie et allégresse sont les clés d'un monde que Vieira Da Silva traduit avec un art irremplaçable.

Editions Fernand Hazan, collection « Peintres d'aujourd'hui » chaque volume avec douze planches en couleur, des notes biographiques, une bibliographie. Le tout, sous jaquette et emboîtement d'après les maquettes de Marcel Jacno.

L'HEURE DU CANADA

Léon Bousard

« L'Heure du Canada » est le deuxième volume de la collection « Images de mon Pays » dont l'intention se précise avec cette nouvelle publication : faire connaître la réalité du pays canadien. Sans être des livres d'art, les livres de cette collection sont soignés et présentent très agréablement un grand nom-

bre d'illustrations en héliogravure, précédées d'une introduction. Tels quels, ces livres sont d'excellents documentaires et ils comblent une lacune dans la littérature, à peu près inexistante et fade, qui fait connaître le Canada.

L'introduction de « L'Heure du Canada » a été confiée à Léon Bousard, directeur des services d'information de l'OACI à Montréal, témoin réaliste et bon observateur de la vie canadienne⁽¹⁾. Selon lui, le mystère canadien ne réside pas tellement dans la géographie et l'histoire, mais dans la situation économique, politique, sociale, artistique voire même dans la position internationale du Canada. Il donne des faits, des chiffres, des données, étudie nos problèmes, par exemple, les investissements étrangers, le chômage, avec beaucoup d'acuité. Les photographies qui illustrent ce texte sont accompagnées de légendes souvent poétiques. Elles font de notre pays une réalité vivante, humaine.

Les Editions Leméac, collection « Images de mon Pays » — 146 Héliogravures.

Andrée Paradis

(1) M. L. Bousard, journaliste et écrivain est l'auteur du « Secret du colonel Laurence », de « La première division française libre » et de nombreux essais, reportages et nouvelles.

delrue

Joaillier • orfèvre

2100, rue Crescent, Montréal — AV. 8-6025